

Les villes d'André Baillon entre rêve et réalité

(Las ciudades de André Baillon entre sueño y realidad)
(The City of André Baillon between dream and reality)

De la Torre, Estrella

Universidad de Cádiz, Departamento de Filología Francesa e Inglesa, Bartolomé Llompart S/N, 11003-Cádiz, España, Tlfn: (34) 956 015514, Fax: (34) 956 245072.

Courriel: estrella.delatorre@uca.es

BIBLID: [1132-3310 (1999) 8; 193-206]

Resumen:

La obra de Baillon, en su mayoría autobiográfica, está construida sobre los recuerdos rememorados por la memoria voluntaria del escritor. Las ciudades, que en su mayoría sólo sirven de telón de fondo a sus historias, se convierten en dos de sus obras en las únicas protagonistas, tal es el caso de Anvers y Westmalle en *Souvenirs d'Anvers* y *En sabots* respectivamente. Recreadas a través los recuerdos de infancia y de juventud, ambas ciudades guardan el encanto de una recreación mitificada. La correspondencia mantenida con algunos de sus grandes amigos, como Nougé, nos dará a conocer sus impresiones sobre París, impresiones vividas día a día. *Zonzon Pepette* nos mostrará la ciudad de Londres plenamente identificada con la vida miserable de sus protagonistas.

Palabras clave: Ciudad, Recuerdo, Mitificación, Realidad, Baillon.

Résumé:

L'oeuvre de Baillon, autobiographique dans son ensemble, est construite à partir des souvenirs remémorés par la mémoire volontaire de l'écrivain. Les villes qui, dans leur ensemble ne constituent que des toiles de fond des histoires, deviennent les protagonistes dans deux oeuvres, nous parlons respectivement d'Anvers et de Westmalle dans *Souvenirs d'Anvers* et *En sabots*. Recrées à travers les souvenirs d'enfance et de jeunesse, les deux villes gardent le charme d'une reconstruction mythifiée. La correspondance maintenue avec quelques-uns de ses grands amis, comme Nougé, nous permettra de connaître ses impressions sur Paris, des impressions vécues au quotidien. *Zonzon Pépette* nous montre une ville de Londres en symbiose avec la vie miserable des protagonistes.

Mots clés: Ville, Souvenir, Mythification, Réalité, Baillon.

Abstract:

Baillon's work, mostly autobiographical, is built around remembrances recalled by the writer's voluntary memory. Cities which usually merely act as a backdrop for his stories, become, in two of his works, the only protagonists. This is the case of Anvers and Westmalle in *Souvenirs d'Anvers* and *En sabots* respectively. Recreated through childhood and adolescent memories, both cities preserving the charm of a "mythified" recreation. Through his correspondance with great friends such as Nougé, we are allowed an insight into his impressions of Paris, impressions lived day by day. *Zonzon Pépette* shows us the city of London fully identified with the miserable life of its protagonists.

Keywords: City, Memory, Mythification, Reality, Baillon.

L'oeuvre romanesque d'André Baillon est construite sur les réminiscences que les moments clés de son existence ont laissées dans son subconscient. Il n'a inventé que les histoires des autres, de ceux qui avaient traversé son chemin en lui laissant des traces qu'il n'a pas voulu effacer car elles avaient contribué à l'évolution d'une vie, la sienne.

Lui-même s'était qualifié d'*homme simple* dans le titre d'une de ses oeuvres, pas d'aventures, pas de grands succès dans sa vie..., il n'avait été qu'un coeur trop grand dans un corps trop faible dominé par une tête qui ne put pas supporter les efforts d'un énorme penseur ancré dans les souvenirs d'un passé qu'il se résiste à oublier.

Si, dans ses romans, ni les personnages, ni lui-même ne possèdent une existence réelle qu'à l'aide d'une mémoire volontaire qui se complait à les ressusciter en les réinventant, les villes de Baillon n'ont pas échappé à cette reconstruction à partir des souvenirs.

Le romancier ne fut jamais *un homme de ville*, il préféra la campagne, les ambiances paysannes, le contact direct avec la nature. Mais les villes ont marqué

l'existence de Baillon pour des raisons différentes.

Dans une bonne partie des romans de Baillon, le lecteur est obligé de deviner les villes où agissent les personnages, il y a rarement une mention explicite des noms. Nous les reconnaitrons derrière la narration des expériences vécues par les personnages. Il fait référence à des noms de rues que seule une connaissance de la biographie de l'auteur nous aidera à situer dans une ville précise, car l'écriture circulaire de Baillon nous restitue habituellement les mêmes paysages citadins.

Oeuvre autobiographique d'un bout à l'autre, on s'attendrait à y rencontrer une abondante description des villes parcourues dès sa naissance, et pourtant elles ont l'air de ne pas avoir d'existence propre. Ce qui intéresse l'écrivain ce sont les expériences vécues sans s'arrêter aux détails accessoires et superflus. Seule une grande ville, Anvers, et un petit village, Wetsmalle, nous seront remémorés dans les plus menus détails.

En 1928, l'éditeur Roger Avermaete eut le projet de lancer une petite collection anversoise, dans laquelle n'allaient collaborer que des écrivains Anversois. Les sujets devaient se rapporter à Anvers, et il invita Baillon à y collaborer:

Je savais que Baillon avait été Anversois jusqu'à l'âge de cinq ans, de 1875 à 1880. C'était bien peu de chose, aussi n'attendais-je pas beaucoup de lui, mais il fut tout de suite d'accord et le plus extraordinaire pour moi, ce fut la révélation de sa mémoire prodigieuse. (Avermaete, 1935: 108)

Le projet échoua mais permit à Baillon d'écrire un bref récit intitulé *Mes souvenirs d'Anvers*¹, où il nous transporte à travers la ville de son enfance comme s'il ne l'avait jamais quittée.

Au courant de la plume, Baillon sortait des souvenirs d'une incroyable fraîcheur. Il évoquait sans effort l'Anvers d'il y a cinquante ans. Il citait des rues, des

personnages et jusqu'à des clans politiques, avec une joie véritable. (Ibidem)

Anvers restera pour toujours une ville mythifiée par le regard d'un enfant de moins de cinq ans. Elle réapparaîtra toujours à elle-même dans d'autres oeuvres comme *Le Perce-oreille du Luxembourg* (1928), *Le neveu de Mlle. Autorité* (1930) ou *La Dupe* (1933) comme si une fois adulte, Baillon avait nié l'existence à l'Anvers moderne plusieurs fois revisité par après.

S'il est vrai que *rêve et réalité restent les deux pôles entre lesquels oscille en perpétuel mouvement l'évocation des villes dans la littérature européenne* (Pastre, 1991: 5), André Baillon fera d'Anvers une ville tellement réelle, qu'au lieu d'avoir l'impression qu'elle soit sortie des rêves enfantins conservés dans la mémoire du narrateur, comme ce serait le cas pour une évocation très éloignée dans le temps, il nous fait croire à la description d'un paysage urbain fréquenté tous les jours par celui qui le recrée.

Michel Raimon écrivait à propos de l'oeuvre de Proust *À la recherche du temps perdu*:

Entre l'inconsistance d'un présent qui glisse à la surface des choses et le charme d'un passé dont on est tragiquement séparé, le souvenir et, en particulier, les expériences privilégiées de la mémoire affective fournissent la matière d'une vraie vie, libérée des contingences et saisie dans la pureté de son essence. (Raimond, 1967: 150)

Baillon avait déjà cinquante-trois ans quand il écrivit ses *Souvenirs d'Anvers* et il se rémémora, dans un récit à la première personne, un passé qui commence en 1875, l'année de sa naissance, et qui finira avec ses cinq ans, au moment où il quittera cette ville pour n'y retourner que dix ans plus tard, seulement pour quelques jours.

Il est impossible que sur la rétine d'un bébé et d'un petit de cinq ans restent

si vivement gravés les rues, les maisons, les parcs, le paysage. Comme le petit Marcel de *À la recherche*, Baillon va ordonner l'ensemble de son récit par rapport au narrateur. Il va tout faire graviter autour de lui; c'est avec lui et à travers lui que nous, lecteurs, allons découvrir Anvers.

Cette ville ne renfermait pas seulement de vieux bâtiments mais aussi une famille, sa famille, composée de sa mère, sa grand-mère, son grand-père, ses oncles, Jacques et Gustave et tante Ida, son époux et ses deux enfants, Éléonore et Fernand. Anvers gardait aussi un secret que le petit enfant ne pouvait pas encore comprendre, ses habitants parlaient deux langues différentes. Les rues s'appelaient *Van Bree* ou *Leemstraat*; il nous dit au début de son récit: *Quand je pense à ma vie de petit Anversois, les mots ne me viennent pas précisément en français* (Baillon, 1995: 177), et ses oncles parlaient entre eux en mêlant les mots français aux mots flamands à la façon du bourgeois d'Anvers de cette époque (Idem: 184).

Ce petit récit est à la fois la petite histoire d'une époque et la petite histoire d'une conscience. Écrite par un narrateur qui, se situant dans son présent adulte, prétend les recréer avec les yeux d'un enfant.

Dans la mémoire sélective de Baillon, Anvers se limitait aux coins fréquentés tous les jours: la rue où il habitait: *Van Bree, numero tien*, et celle qui était en face. Un peu plus loin, en allant vers la gauche, une allée s'enfonçait en tournant sous des arbres, il y avait *Het Park* dont le souvenir n'est pas très gai: *Ce Parc m'a porté malheur*. La place *Léopold* où habitaient les grands-parents et le *Canal du Sucre*, résidence des oncles. Pour rentrer chez lui, il fallait traverser l'Escaut, et passer par la petite place devant le porche *Notre-Dame*. La tante Ida habitait *Graanmarkt, non loin du théâtre*, et en la quittant on passait par l'*Arsenal* pour traverser le marché *Luize markt*.

Inoubliables aussi ses promenades dans la *Zoologie*, le parc Zoologique où sa mère était abonnée, avec ses kangourous et Jacqueline, l'éléphant. L'avenue *De Keyzerslei* ou le *Wandelende Jood*, le *Dikke Mée* : où l'on mangeait des tartines de *platte kees* et même la *Eyckestraat* de son école.

Anvers restera pour toujours dans l'esprit de Baillon l'espace maternel, tandis qu'il ne garde aucun souvenir de son père:

J'ai beau penser à mon père, il ne sera jamais qu'un Monsieur. C'est lui qui bâtit par entreprise les Abattoirs d'Anvers. Des gros travaux pour l'époque. Ils étaient en cours quand il mourut presque subitement chez ses parents à Termonde. (Idem: 178)

Cet Anvers maternel, traversé par les rues et places fréquentées, renfermait aussi les maisons familiales. Celle où il habitait avec sa mère, *fort belle, même luxueuse* et celle des grands-parents, imposante avec ses *gueules de faïence* et celle des oncles maternels où la consigne était sévère: *Défense d'être touche-à-tout*. Anvers, c'est la ville des Van Bellinghen dont il sera fier:

Par ma mère, je suis Anversoise de vieille souche. Un Van Bellinghen existe en pierre au Jardin Zoologique, près de la cage des singes: c'est mon grand-oncle. (Idem: 181)

Parfois Baillon nous rappelle qu'un demi-siècle s'est écoulé et il fait allusion aux changements soufferts par cette ville au cours des années:

Tout au bout, près du boulevard, se dressait une grosse tour: de *lauwentooren*, ou de *Poertioren*, je ne sais plus. Avec le progrès on a jugé bon de la démolir. À la place, on a édifié un de ces édicules que les hommes aperçoivent à certains moments avec plaisir. C'est plus utile, mais moins beau. (Idem: 187)

Avec le temps, Anvers a acquis une dimension mythique, elle restera la ville des commencements, la ville du "temps heureux". Mais elle sera aussi la ville où

l'enfant affronta pour la première fois la réalité de la mort. Son frère Antoine, Tooneke, fut le premier et, après le départ de la servante Mieke Peene, se produisit une *suite de catastrophes* qui, pour le petit, arrivèrent en quelques semaines mais qui, comme le narrateur lui-même le reconnaît, *durent prendre leur temps*:

Un matin, on m'habilla de noir, parce que grand-maman Van Bellingen était morte. Un autre matin, je repris ces vêtements parce que mon grand-père était mort. Presque aussitôt après, ce fut maman. La famille avait une concession au cimetière de Deurne. C'est là que je l'accompagnais. Je n'avais pas cinq ans. (Idem: 189)

Nous n'allons plus trouver dans la production de Baillon une si minutieuse description de ses jeunes années anversoises mais elles reviendront à sa mémoire tout au long de sa vie d'écrivain jusqu'au point de pouvoir les taxer de répétitives.

Dans l'histoire littéraire, le thème de la ville apparaît en éternel conflit avec celui de la campagne, comme le dit Jean Robaey: *La ville est lieu de confrontation, violente ou non, la ville est à prendre, à saisir, à dominer; la campagne est à travailler et à goûter* (Robaey, 1994: 64), c'est dans ce même sens que les concevait Baillon.

Moi, quelque part, devenu *En sabots* en 1922, traite de la longue narration des souvenirs de son séjour à Westmalle, dans la Campine anversoise, en 1902. Des souvenirs heureux, probablement les plus heureux de sa vie, qui nous situent en pleine campagne. Il nous montre une vie calme, sans trop de soucis, sauf l'élevage de ses poules:

Quand j'avais de l'argent, je voyageais, j'achetais des livres; quand il me manquait, j'empruntais. (Baillon, 1987: 10)

Une vie contemplative qui lui permettait de parler avec ses voisins, de regarder le paysage ou de songer à la vie monastique des frères trappistes qui

habitaient l'abbaye. Là, il n'était qu'un *Monsieur de la ville: un faux col, des manchettes, des cheveux sur les oreilles pour qu'on me sût artiste* (Idem: 9).

La Campine lui sert de toile de fond devant laquelle agissent des êtres humains avec leurs vertus et leurs défauts, avec leurs coutumes et leur idiosyncrasie.

Le petit village nous sera décrit dans ses moindres détails: l'église, les fermes disséminées, la bruyère, les mares, les sapins, le sable, la lande pareille à *une femme qui n'aurait pas de sexe, - et les mains jointes* (Idem: 14), et l'église:

Avec son vaisseau en croix et sa tour effilée, elle se tient toute seule, loin des quinze maisons qui forment le bourg, au long de la chaussée. (Idem: 16)

Face à elle, le vieux château du *baron défunt*. Ces deux monuments, symboles des deux pouvoirs éternels, l'état et l'église, *se tournent le dos* pour bien marquer ce que les gens n'osent pas dire:

On ne le dit pas, mais je crois qu'ils n'ont jamais pu s'entendre: qui des deux avait la plus grosse tour? (Ibidem)

Les tombes, toutes pareilles pour que les morts soient tous égaux; la maison communale avec une grande bibliothèque qui n'abritait qu'un seul livre: *le registre de l'état civil*; l'école, la poste, la gare, la chaussée et le *Dreiboomkesberg: un calvaire avec trois sapins mis en croix*, et sa maison: *la plus pauvre du pays*, mais possédant un âtre qui représentait pour lui la vie: *Sans l'âtre, peut être serais-je un Monsieur mort dans un cimetière de la ville*, et la liberté: *En ville, mes flambées incendieraient un Palace. Ici, elles montent libres, inoffensives et claires*.

Ce petit coin de la Campine nous est montré par un Baillon éminemment poète, qui veut confronter la simplicité campagnarde avec l'exubérance de la grande ville sans le dire directement, le petit village représente pour lui la tranquillité, le

bien être, le vrai face au faux. Parfois l'ironie lui servira à ridiculiser la ville ou plutôt ses habitants:

Pour attiser les braises, je fais du vent avec ma bouche, par le canon d'un fusil. Autrefois, on employait les soufflets à main ils sont tous en ville, chez les brocanteurs. Les paysans n'en veulent plus. Avec ce bec effilé de seringue, ils avaient toujours l'air de viser un derrière. (Idem: 23)

La vie idyllique de la campagne ne pouvait se décrire qu'à travers un langage poétique. Chaque description des parties qui composent le village constitue de petits poèmes construits avec la même simplicité que renferment ses gens et son paysage, avec des mots de tous les jours:

[...] des mots qui reculent la limite de la simplicité, comme ces Tankas, ces poèmes japonais qui enclosent en cinq vers tout un état d'âme ou une atmosphère subtile. (Lannay, 1945: 77)

En sabots restera l'hommage de Baillon à Westmalle, au petit village campagnard où il trouva la tranquillité que la ville lui avait refusée. Il sera composé de fragments de souvenirs relativement récents¹, vécus à l'âge adulte, et qu'il maîtrisait encore.

Baillon préféra toujours les petits villages aux grandes villes, Westmalle à Bruxelles, Marly-le-Roi à Paris, mais les années passées dans la capitale française après la Première Guerre Mondiale, furent pour Baillon d'une importance déterminante.

Il restera en France jusqu'à sa mort, survenue en 1932. Pendant douze ans, il jouira à Paris d'une certaine reconnaissance comme écrivain; il y verra éditées

¹ Baillon y séjourna, avec son épouse Marie, en 1903 et 1905 et la première édition avec son titre d'origine *Moi quelque part*, parut en 1920.

plusieurs de ses oeuvres, *Moi quelque part*, *Histoire d'une Marie*, *Zonzon Pepette...*, mais Paris sera aussi le lieu de ses plus graves crises sentimentales et de ses accès de folie à la Salpêtrière qui le conduiront au suicide.

C'est à travers la correspondance maintenue avec ses amis que nous allons nous approcher de Paris. Il leur fera connaître ses impressions au jour le jour. Ce ne sont pas les souvenirs qui l'inspirent, mais le contact direct avec la réalité quotidienne.

C'est en juillet 1920 que Baillon, convaincu par sa maîtresse Germaine Lievens, décide de quitter Bruxelles et son emploi à *La Dernière Heure* pour tenter sa chance à Paris. C'est elle-même qui, après la mort de Baillon, allait se remémorer ces années parisiennes:

Après la guerre nous vinmes en France. Là-bas, il n'était qu'un obscur rond-de-cuir. Ici, il fut: l'écrivain André Baillon. (Lievens, 1935: 93)

Mais il faudrait connaître l'opinion de Baillon lui-même à propos de ce Paris paradisiaque.

Il dira à son grand ami Paul Nougé² que Paris était *une ville très agréable, mais peu commode quand on veut écrire*.

Il se plaindra assez souvent des grands inconvénients qu'il rencontrait dans les appartements parisiens, il les trouvait trop petits et surtout trop bruyants: *Ici les appartements sont trop petits: nous sommes trop l'un sur l'autre*, raison pour laquelle il déménagera plusieurs fois, rue Campagne Première, boulevard Pasteur, Quai d'Anjou, à la recherche de l'endroit le plus calme où pouvoir se concentrer et

2 Correspondance Baillon-Nougé maintenue entre 1919 et 1925 et qui figure dans les collections des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles.

continuer son travail.

À un certain moment, il avouera à Nougé son *horreur de Paris*. La vie de Paris, il la concevait comme *de la mort qui ne tue pas*.

Robert Hankart nous donne une vision assez triste des débuts parisiens de Baillon:

Il passait son temps à courir d'un bout à l'autre de Paris, subissant ici des reproches, là d'autres reproches, sans trouver jamais la sérénité d'esprit.

[...] D'autre part, Baillon parcourait Paris pour trouver un petit emploi rémunérateur. Hélas! Et malgré l'appui qu'il rencontrait auprès de ses amis, il ne put obtenir ce qu'il désirait.

[...] Ainsi dès l'origine, Baillon se préparait à Paris un destin pitoyable. (Hankart, 1951: 108)

Nous connaissons ses promenades dans le Parc de Luxembourg, à l'intérieur du cimetière de Montparnasse ou au Louvre mais, de toutes les merveilles que renfermait Paris, la seule qui méritait les louanges de Baillon sera la rue de la Gaité à Montmartre: *Ce qu'il y a d'unique à Paris, c'est la rue de la Gaité*, prédilection corroborée par Germaine Lievens dans une autre lettre adressée à Nougé: *La rue de la Gaité est une rue qu'il adore, une sale petite rue...* Il s'agissait d'une rue fréquentée par des putains et des travailleurs, mais aussi d'une rue où il y avait une charette de *beau fumier* [...] *en couleur d'or*. Nous ne saurons pas si Baillon voulut donner une valeur métaphorique à ses mots quand il écrivit à Nougé:

Quel beau fumier, pas jaunâtre comme à Bruxelles, en couleur d'or parce qu'ici on n'emploie pas la paille de seigle, mai la paille de blé. Il n'y a pas à dire, comme fumier. Vive Paris! (Correspondance Baillon-Nougé)

Roger Avermaete affirmait en 1935 que les rues de Paris inquiétaient fort Baillon:

En marchant, il tenait peureusement Germaine Lievens par le bras, mais il avait néanmoins des regards de chien berger pour ceux qui l'accompagnaient. (Avermaete, 1935: 106)

Baillon restera toujours un solitaire et un sédentaire. Carle Maria Von Israël se remémorant le séjour parisien de l'écrivain anversoïis dira:

Quand tu allais seul à Paris, tu te perdis dans les rues, comme un enfant. Pour assurer ta pauvre petite paix quotidienne, il te fallait Nounouche, tes chats, ton café-fort, la bruyère. (Von Israël, 1935: 120)

En juin 1923, les docteurs de la Salpêtrière signalèrent à Germaine Lievens qu'il serait dangereux de laisser l'écrivain à Paris. Ils lui conseillèrent de quitter la grande ville. Il deviendra à partir de cette année et jusqu'à la fin de ses jours l'*ermite des environs de Paris*, l'ermite de Marly-le-Roi.

Dans *Zonzon Pépette. Fille de Londres*, considéré comme le plus roman de tous ses livres (De Lannay, 1945: 98), Baillon s'éloigne des villes belges ou françaises, et nous situe dès le sous-titre dans la capitale anglaise. Les endroits parcourus par les personnages s'identifient avec leurs malheureuses histoires.

Nous connaissons les bas-fonds, le "Cercle", bordel fréquenté par les protagonistes, et les bords de la Tamise où Zonzon et ses copines allaient à la recherche de clients:

Cette mort, cette vie de Zonzon Pépette vont se jouer dans l'atmosphère louche, grossière et souillée, de la pègre londonienne, cette vase où croupissent prostituées et souteneurs. (De Lannay, 1945: 96)

La description que l'héroïne nous donne de Londres montre les tons grisâtres utilisés par l'auteur dans l'ensemble du roman:

Ouf! ce qu'elle suait dans ce cochon de Londres! Dans ces ruelles, les gens couchaient par terre, et pas tous sur des paillasses; il y avait des hommes avec des femmes, des vieux, des jeunes, des ruchées de pauv'gosses. Cela puait le poivre. Cela puait aussi comme dans une chambre après l'amour. (Baillon, 1979: 13)

Nous allons traverser le Londres de Charles Dickens, peuplé de voyoux et de criminels. Cette capitale, comme Bruxelles dans *Histoire d'une Marie*, seront des villes où l'on travaille, que l'on traverse sans s'y arrêter, des villes où les protagonistes féminins font le trottoir pour survivre et où le reste des quartiers sont ignorés parce qu'ils ne sont pas fréquentés.

Ce fils de bourgeois aimait toujours des décors farouchement opposés aux goûts respectueux de son monde et ce même dégoût de la conformité bourgeoise le conduira à refuser la vie mondaine des grandes villes et à préférer la vie paysanne. Seule la réalité réinventée de l'Anvers de son enfance gardera pour lui l'émerveillement des beaux rêves.

Références bibliographiques

- BAILLON, André (1987) *En Sabots*, Toulouse, L'Ether Vague.
- BAILLON, André (1995) "Mes souvenirs d'Anvers" Bologne *Beloil*, "Jeux de langage, jeux d'écriture", CLUEB, pp. 177-190.
- BAILLON, André (1979) *Zonzon Pépette. Fille de Londres*, Bruxelles, Jacques Antoine.
- AVERMAETE, Roger (1935) "À Anvers avec André Baillon", *Cahiers André Baillon. I. Études*, pp. 104-109.
- DE LANNAY, Roger (1945) *Un bien pauvre homme. André Baillon*, Bruxelles, Office de Publicité.
- HANKART, Robert (1951) *La vie tourmentée d'André Baillon*, Bruxelles-Paris, Éditions À l'enseigne du chat qui pêche.
- LIEVENS, Germaine (1935) "D'un livre d'heures", *Les Cahiers André Baillon I. Études*, pp. 93-96.
- PASTRE, Jean-Marc (1991) "Préface" dans *La Ville du réel à l'imaginaire*,

- Rouen, "Publication de l'Université de Rouen", 162, pp. 5-7.
- ROBBEY, Jean (1994) "Odilon-Jean Périer, l'homme de la ville", dans *Le paysage urbain dans les lettres françaises de Belgique*, Bruxelles VUBpress, pp. 63-71.
- VON ISRAËL, Carle Maria (1935) "Durch leiden Freude", *Cahiers André Baillon I. Études*, pp. 119-125.